aurait eu deux Achilleus, dont un identique à Domitianus. Le soulèvement ne daterait ni de 295 (Mlle Lallemand) ni de 296 (W. Seston), mais de 297, comme l'a déjà soutenu A. C. Johnson, dont la chronologie est ici précisée. L'insurrection daterait de l'été 297 et serait consécutive à l'édit d'Aristius Capito (16 mars), qui introduisait en Égypte le régime fiscal de la capitation, et aussi à l'introduction du monnayage latin en 295-296. Le siège d'Alexandrie daterait d'octobre 297 à mai 298 (de novembre 296 à l'été 297 selon W. Seston). Il est certain que les motifs économiques de l'insurrection seraient ainsi rendus pleinement intelligibles.

On sera attentif à d'heureuses études de détail, par exemple sur l'emploi des termes *éparchos* et *hégémôn*, pour désigner le préfet, — sur la valeur des textes hagiographiques, dont l'utilisation demeure difficile, — sur la signification chronologique des en-têtes et des *kephalaia* des lettres pascales d'Athanase.

La prosopographie bénéficie surtout d'une étude du préfet persécuteur Hiéroclès, que l'auteur date de 307, — de Iulius Iulianus, qu'il date de 314, et qui serait bien le grand-père de l'empereur Julien, comme pensait Bidez, — de Tatianus, qui fut assez singulièrement, au cours de sa carrière de comte des largesses sacrées, détaché comme préfet en Égypte (375 et 376).

La partie la plus difficile du travail est constituée par la critique des chroniques utilisées pour la fin du IVe siècle, les *Excerpta Barbari* (publiés en 1606 par Scaliger) et le *papyrus Golenišcev*. Ces textes sont de médiocres compilations dont les auteurs n'ont pas su accorder les chroniques impériales et la chronique alexandrine. M. Vandersleyen a entrepris de débrouiller l'écheveau compliqué de leurs erreurs, et il s'acquitte avec virtuosité de cette tâche ingrate.

Relevons en terminant les observations qu'il présente à propos des textes du Théodosien. Pour constituer à un même préfet une carrière continue, on a été amené, de Godefroy à Seeck, à corriger plus d'une date, surtout pour la période 382-386. Mais l'auteur estime qu'il n'est pas du tout prouvé que les carrières n'aient pas été interrompues pour des raisons que nous ignorons. Il y a donc lieu pour nous de reviser un certain nombre des dates qui figurent aux *Regesten* de Seeck et de ne pas condamner sans appel celles des manuscrits.

André Piganiol.

Histoire des religions.

Michael Grant, *Myths of the Greeks and Romans* : London, Weidenfeld and Nicolson, 1962, 487 pages, 42 sh.

Il ne s'agit nullement d'un nouveau dictionnaire mythologique ni

d'un exposé systématique et exhaustif : l'auteur nous offre un choix des mythes qu'il juge particulièrement significatifs. Il prend d'ailleurs le mot « mythe » en un sens élargi, puisqu'il fait place en son livre à des *folk-tales* et à des *fairy-tales*, qui dérivent des mythes proprement dits, mais aussi à des sagas et à des légendes, que l'imagination a édifiées « sur un minimum au moins de base historique ». Pour chaque « mythe », la méthode suivie est la même : d'abord un résumé des « événements », selon la version antique jugée la plus remarquable, puis une discussion rapide qui dégage le sens profond du récit et donne un aperçu de la survie du mythe dans les arts et les lettres ; quatre-vingt-dix-sept photographies, d'excellente qualité, reproduisent des œuvres d'art antiques, mais souvent aussi modernes, et parfois contemporaines ; cette illustration, faite avec le souci de s'écarter des sentiers battus, n'est pas le moindre charme de l'ouvrage. Dans ce livre de haute vulgarisation, le lecteur trouvera pour l'orienter quelques cartes (très sommaires), un index des noms propres et des termes significatifs, une assez abondante bibliographie, mais limitée aux études en langue anglaise, ce qui « does not imply depreciation of work published in other languages ». Voici un aperçu de la partie romaine de cet ouvrage : le thème de la « Quête » est illustré par des textes de Virgile et de Tite-Live : Orphée et Eurydice (The Quest for a lost Wife), l'Énéide (The Quest for a new Home), l'histoire de Romulus, celles de Tarquin et de Lucrèce, d'Horatius Coclès (The Quest for a Roman Past). Sous le titre « Les mille visages de l'Amour », sont présentés quelques récits tirés des *Métamorphoses* d'Ovide et l'histoire de Psyché contée par Apulée.

H. Le Bonniec.

Louise Adams Holland, *Janus and the Bridge* (Papers and Monographs of the American Academy in Rome, XXI) : 1961, 1 vol., xii + 394 pages, 19 planches.

C'est une très brillante hypothèse que Mrs Louise Adams Holland nous livre ici sur les origines du dieu Janus : hypothèse qu'elle a conçue il y a quelque trente ans, nourrie depuis de sa riche expérience de la religion romaine primitive, de ses recherches à travers les textes, et plus encore de ses enquêtes sur le terrain. Il y a peu de livres qui évoquent plus intensément la vieille ville de Romulus et de Numa, telle qu'elle devait surgir de l'escarpement de ses collines, toute bruissante d'eaux vives et beaucoup plus semblable à Ardée et à Véies dont une ruine précoce a préservé les falaises et les ravins qu'à la Rome des Césars, avant que l'exhaussement et le nivellement séculaire de son sol n'en eussent adouci le relief. Mrs Holland a pataugé en imagination sur les berges du Tibre

débordé, erré dans la campagne romaine en quête d'un pont dissimulé sous les roseaux, et même, avec son mari, descendu en barque le Tibre d'Orte à Ponte Galeria ; avec une divination de sourcier, elle s'est appliquée à percevoir le cheminement des ruisseaux captifs sous les dalles du forum. Et, en fin de compte, c'est, à la fois très inattendue et très cohérente, une interprétation *hydrologique* de Janus qu'elle nous propose.

Car au commencement étaient les rivières. Mrs Holland marque d'abord l'omniprésence des eaux au pied des villes italiennes — *fluminaque antiquos subterlabentia muros* —, le rôle que les cours d'eau y ont joué comme limites territoriales, et la nécessité pour ceux qui les franchissaient de s'en concilier la puissance magique : témoin César au Rubicon et les troupeaux de chevaux qu'à cette occasion il consacre et lâche à l'aventure. La topographie de Rome lui révèle ensuite, découpant la ville en plusieurs sections, l'existence d'une série d'affluents mineurs du Tibre, dont l'un, *Petronia amnis*, au sud-est du Champ de Mars, est bien connu parce qu'il exigeait de tout magistrat qui s'y rendait, pour les opérations du cens ou la tenue des comices centuriates, la consultation d'*auspicia peremnia*. Mais, en plein forum, un ruisseau, que les Étrusques canalisèrent sous le nom de *cloaca maxima*, s'écoulait de l'Argilète au Vélabre et coupait la Voie Sacrée sans qu'aucune obligation augurale s'imposât au trafic officiel ou religieux qui l'arpentait sans cesse : c'est, conclut l'auteur, qu'une disposition spéciale l'en avait dispensé de longue date, dont le signe permanent n'était autre que les trois arcs jalonnant ce ruisseau : Janus Quadrifrons du Forum Transitorium, Janus Quirinus au croisement de la Voie Sacrée et de la Cloaca Maxima, Janus Quadrifrons du Vélabre.

Le second, selon la tradition, avait été créé par Numa, qui en avait fait le symbole de la paix et de la guerre. Réfléchissant aux prescriptions paradoxales — si c'était une porte — qui voulaient que, fermé, il indiquât que la paix régnait dans l'empire, ouvert, que la guerre sévissait à ses frontières, Mrs Holland y trouve une ingénieuse confirmation de son hypothèse : si Janus est le *numen* du passage des cours d'eau, il se matérialise par un pont, avec, sur l'une des rives ou sur les deux, un arc comme on en voit encore aux ponts de Rimini, de Saint-Chamas et d'Alcantara (fig. 27, 29, 31) : ouvrir le Janus, c'était, comme par un pont-levis, couper la route qu'il soutenait et interdire à l'ennemi l'accès du territoire ; fermer le Janus, c'était rétablir la circulation pacifique à l'entrée et à la sortie de la ville.

On comprend dès lors la signification que ce dieu avait pu prendre au cours des premiers rassemblements de villages qui ont précédé le synœcisme étrusque, marqué, lui, par l'avènement d'un nouveau type de limites urbaines, le *pomerium*. Par exemple, le Tigillum Sororium,

avec son autel de Janus Curiatius, aurait servi à rattacher le Caelius au Septimontium par une sorte de désacralisation du ruisseau qui les séparait avant d'aller se jeter dans le Tibre par la vallée du Grand Cirque. Les rapports avec l'île Tibérine, reliée à Rome par un pont de bois, auraient été soumis à la protection d'un cinquième Janus, attesté dans le Forum Holitorium près du théâtre de Marcellus, improprement appelé *aedes*, et dont les hermès du futur Pont Fabricius auraient orné la grille ; le pont qui donnait sur la rive droite, ancêtre du Pons Cestius, au-dessus de ce qui devait être primitivement le *petit* bras du Tibre, aurait tiré de là son nom diminutif de Janiculum, lequel se serait étendu à tout le quartier du Transtévère et à la colline qui le surplombait ; le temple de Portunus (ce serait, au Forum Boarium, le temple *rond*) dominait de même le *portus*, c'est-à-dire le bac qui, avant le Pont Sublicius, offrait, en aval de l'île, un passage bientôt préféré.

On est émerveillé, d'un bout à l'autre, par la fertilité d'une imagination véritablement ailée, qui se meut avec aisance dans toutes les situations inextricables dans lesquelles des textes, souvent très difficiles, de Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, de Varron et Festus, de Stace et Martial, semblent l'enfermer. De l'imagination, Mrs Holland en a, si l'on ose dire, à revendre, comme lorsque, reprenant en passant (p. 244, n. 6) le rapprochement établi par le regretté Jean Hubaux entre le nombre (305) des jours de l'année primitive et celui (306) des Fabii de l'expédition de Véies, elle regrette plaisamment que le nombre de 305 n'ait pas été retenu pour ceux-ci, *plus one small boy left at home*. Mais cette imagination — non, décidément, nous ne prenons pas le mot dans un sens péjoratif — a le rare mérite de ne jamais quitter le monde frais et savoureux des données naturelles. Résumant au début les théories complexes auxquelles l'énigme de Janus, depuis l'antiquité, avait donné naissance, elle remarque : « Ses premiers dévots avaient un besoin désespéré et immédiat de choses simples, correspondant à une réalité fondamentale de leur vie quotidienne. Janus ne leur aurait rien dit du tout, s'il avait voulu en dire tant. » C'est à une telle nécessité élémentaire que répond la présente tentative d'explication.

On attend de savoir ce qu'en penseront les spécialistes, et d'abord M. Grimal, dont le beau mémoire, *Le dieu Janus et les origines de Rome* (*Lettres d'humanité*, IV, 1945, p. 15-121), est cité avec la considération qui lui est due, non sans taquinerie parfois : « Antiquaires romains et historiens modernes des religions, avait-il écrit, sont fort embarrassés du pouvoir que possédait Janus sur les sources et les eaux terrestres. »

Disons tout de suite que nous avons pris un extrême plaisir à ce livre très riche, qui éclaire d'un jour nouveau la figure, jamais entièrement anthropomorphisée, d'un dieu sans prêtre, sans flamine, sans fête con-

nue, et qui pourtant, comme le dit très bien Mrs Holland, se détache sur le fond de la religion romaine dans une position d' « obscure prééminence ».

Si, devant des conclusions qui nous semblent en général non seulement séduisantes, mais très plausibles, nous retenons un peu notre jugement, c'est que les aspects qu'elles s'efforcent de ressaisir, et qui s'accordent si bien avec le paysage romain et les conditions protohistoriques, avaient presque aussi complètement disparu de la mémoire des hommes au moment où l'on peut invoquer leur témoignage que le ruisseau du forum sous les pavés de la Voie Sacrée au temps d'Horace. De là un usage original, positif en quelque sorte, de l'*argumentum ex silentio* : il n'est pas question, pour franchir le ruisseau du forum, d'*auspicia peremnia* analogues à ceux qu'exigeait le passage de l'*amnis Petronia.* Raison de plus : c'est que quelque chose d'autre en tenait lieu. Mais si Mommsen, cité p. 18, n. 41, avait vu juste, qui restreignait les *auspicia peremnia* aux usages militaires, si importants au Champ de Mars? On demeure embarrassé par la généralisation qui veut que « les *auspicia peremnia* étaient nécessaires pour le passage de *tous* les cours d'eau qui avaient une source pérenne ». Et, d'autre part, nous n'ignorons pas les problèmes que pose l'étymologie du nom de Janus (A. Ernout, *Homm. Niedermann*, 1956, p. 117 sq.). Nous savons que M. Kurt Latte, dans sa récente *Römische Religionsgeschichte*, p. 132, considère Janus comme le dieu des portes de la ville, et non de la maison. Le rapport entre *Ianus* et *ianua-ianitor* nous paraît pourtant plus essentiel que celui qui aurait (p. 71 et 302) appliqué secondairement à la porte d'entrée l'idée première de la porte d'eau. Le contraire, que la notion de porte se soit fixée après coup au passage des rivières, serait plus vraisemblable. Mais ces doutes n'empêchent pas qu'on lise avec délectation des pages qui abondent en trouvailles : s'était-on jamais avisé des raisons pour lesquelles, dans le *cinctus Gabinus*, on enroulait le pan de sa toge autour de la poitrine en dégageant le bras droit? C'est que tous les rites pour lesquels il était prescrit, ouverture du Janus, fondation des cités par le tracé, à l'aide de la charrue, du *sulcus primigenius*, *devotio* du consul qui se jetait à cheval au milieu des ennemis, supposaient un effort physique exigeant une grande liberté de mouvements (p. 64).

Jacques HEURGON.

Archéologie.

R. BIANCHI-BANDINELLI, *Archeologia e cultura* : Milano-Napoli, Riccardo Ricciardi, 1961, 471 pages, 92 planches, 6.000 lires.

Il faut être reconnaissant à l'éditeur d'avoir recueilli dans des publications spécialisées d'accès souvent difficile toutes ces études du grand